

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 45

Artikel: Le vieux cheval
Autor: Zola, Emile
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188412>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nos grands naturalistes, De Saussure, De Candolle, etc., et, plus récemment, Necker, Favre et Pictet, firent de nombreuses recherches qui ont enrichi la botanique, la minéralogie et la géologie.

On sait que le Jura, avec ses surfaces usées, limées et aplanies par le travail des eaux, n'a aucun rapport avec les roches abruptes, les parois perpendiculaires, les hauts pics des Alpes, qui attestent un soulèvement de date plus récente.

Mais l'homme ne se nourrit pas seulement des aspects d'une belle nature : l'estomac, ce despote de l'existence humaine, demande des impressions plus substantielles. Aussi ne tarda-t-on pas à voir tous les regards s'abaisser subitement des cimes altières d'en face aux humbles sacs couchés à nos pieds. Un vrai déballage de vivres et de liquides eut lieu, et chacun de prendre place sur l'herbe sèche et jaunie où le couvert était mis. Ce qu'on vit sortir de ces sacs, en provisions de toute espèce, est inouï. Et quel charmant pique-nique, quel libre échange de vins, de côtelettes et d'ailes de poulet, quelle familiarité de bon aloi y présidait.

Vers trois heures, nous quittâmes à regret cette sublime terrasse, en suivant le sentier rocailleux, pour traverser ensuite les divers pâturages qui s'étagent sur les contreforts de la montagne, jusqu'à St-Cergues, où le meilleur accueil fut fait à une petite collation due à l'amabilité d'un des nôtres.

La descente de St-Cergues à Nyon, par les sentiers de la forêt, fut gaie, très gaie et rapidement franchie.... Ici, nous interrompons notre récit, car nous retrouvons l'épais brouillard qui nous fait vivement regretter les hauteurs ensoleillées que nous venons de quitter.

L. M.

Le vieux cheval.

Si Emile Zola a publié des ouvrages d'un réalisme par trop outré, sa plume a produit parfois des choses remarquables de sentiment, de fraîcheur et de finesse de touche. La page suivante nous en fournit un charmant échantillon :

Pour ma part, je ne sais rien de plus navrant que la vue d'un vieux cheval, par un temps de pluie, au milieu d'une plaine déserte.

L'autre jour, le cœur attristé par un ciel d'hiver, je me promenais dans les terrains vagues de Montrouge. Si un coin de la terre est frappé d'une éternelle désolation, de misère et de lugubre poésie, ce sont bien ces champs défoncés et boueux qui s'étendent aux portes de Paris, faisant un seuil de fange à la cité reine du monde. Ça et là, le sol bâille affreusement et montre comme des entrailles ouvertes, d'anciennes carrières abandonnées, blafardes et profondes. Pas un seul arbre ; sur l'horizon bas et morne se détachent seulement les grandes roues des treuils. Les terres ont je ne sais quel aspect sordide ; les chemins tournent, s'allongent avec mélancolie, des masures en ruine, des tas de plâtras s'offrent à chaque détour des sentiers. Le paysage, avec ses teintes malades, ses plans brusquement coupés, ses plaies béantes, a la tristesse des pays que la main de l'homme a déchirés.

Comme j'avais, je vis au coude d'un chemin un vieux cheval attaché à un poteau, la tête basse et les

narines soufflant sur la terre. La pauvre bête tremblait, agitée d'un frisson continu ; elle se dressait, grise et maigre, dans le ciel sombre, et une pluie fine qui tombait alors ruisselait le long de ses côtes.

Il y avait harmonie entre ce cheval, ce ciel d'hiver et ce misérable champ. Une telle infortune seyait à merveille dans ce paysage désolé. Ici, la créature et la campagne avaient chacune leurs larmes, et c'était, je vous assure, une plainte déchirante que celle de cet être et de ces décombres.

Je me sentis au cœur une grande pitié.

A mon approche, le vieux cheval avait dressé le cou. Il me regardait de ses grands yeux troubles secouant la tête.

Je m'oubliai là, devant lui, attendri par l'air de douloureux reproche dont il paraissait me considérer. J'ignore si j'ai rêvé, mais voici les paroles que m'a adressées le vieux cheval :

« Je mourrai demain, je puis donc soulager mon cœur ce soir. Je doute de faire adoucir le sort de mes frères, mais au moins je te communiquerai une vérité qui est le fruit de toute une vie de cheval philosophe.

» Voici cette vérité : Le travail enrichit les hommes, le travail conduit les chevaux à l'abattoir. Il y a là une injustice criante. Je veux croire que Dieu vous a donné plus d'intelligence qu'à nous, mais il vous a donné cette intelligence pour que vous rendiez sa création heureuse.

» Regarde-moi. Tes frères ont abusé de mes forces ; plus je les ai servis, plus ils ont été durs envers moi ; aujourd'hui, mon pauvre corps crie vengeance.

» Il est une loi de justice qui veut que le travailleur soit récompensé selon la tâche accomplie. Demandons à être traités selon cette loi et à gagner, pendant nos belles années, le repos et les soins que réclame notre vieillesse.

» Et ne dites pas que nous sommes des bêtes, bonnes à être frappées, créées pour le plus grand plaisir de l'homme. Nous sommes vos frères, frères simples d'esprit, et vous aurez à rendre compte un jour de l'emploi que vous aurez fait de nous. Alors, chacune de nos souffrances vous sera comptée comme un crime. Puisque nous sommes obéissants, soyez bons ; puisque nous consacrons à vous servir toute une existence, consentez à nous donner une mort plus douce.

» Si tu as le cœur tendre, toi qui passes dans ce chemin, répète à tes frères ce que je viens de te dire. Ils ne t'écouteront pas, mais au moins je n'emporterai pas avec moi la vérité philosophique que j'ai mis ma vie entière à formuler. Oh ! la triste bête que je suis ! la triste terre qui va me servir de tombe ! »

Le vieux cheval se tut, ou plutôt je m'éveillai. La pluie fine tombait toujours. Je jetai un dernier regard sur le paysage morne, sur cette rosse et sur cette boue, puis je rentrai dans Paris, qui allumait joyeusement ses lustres, se moquant du brouillard et du froid.

Je me suis révolté contre notre indifférence et notre égoïsme, et j'ai eu à cœur de contenter les derniers vœux d'une pauvre bête qui a pensé justement qu'une vérité était toujours bonne à dire.

Je m'apitoyai peu sur la plaine de Montrouge, qui demain, au train dont nous y allons, ne sera plus que palais et que jardins publics ; mais je m'attendris sur le sort du vieux cheval, et je demande pour lui un autre hospice que l'abattoir.

— Eh quoi ! vraiment, une maison de retraite ?

— Pourquoi pas ?

Emile ZOLA.